

La grammaire
nationale
selon Damourette
et Pichon
1911-1939

Valelia Muni Toke

Préface de Michel Arrivé



ENS ÉDITIONS

COLLECTION LANGAGES

dirigée par Bernard Colombat et Cécile Van den Avenne

SÉRIE HISTOIRE DES RÉFLEXIONS SUR LE LANGAGE ET LES LANGUES

LANGAGES

La grammaire nationale
selon Damourette et Pichon
1911-1939
L'invention du locuteur

Valelia Muni Toke

Préface de Michel Arrivé

ENS ÉDITIONS

2013

*Cet ouvrage a été publié avec le concours
de l'Université de Paris Ouest Nanterre La Défense*

Éléments de catalogage avant publication

La grammaire nationale selon Damourette et Pichon. 1911-1939. L'invention du locuteur / Valelia Muni Toke – Lyon : ENS Éditions, impr. 2013. – 1 vol. (346 p.) ; 23 cm. – (Langages, ISSN 1285-6096).

Notes bibliogr. Index

ISBN 978-2-84788-370-1 : 24 EUR

Tous droits de représentation, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur, est illégitime et constitue une contrefaçon. Les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective sont interdites.

© ENS ÉDITIONS 2013
École normale supérieure de Lyon
15 parvis René Descartes
BP 7000
69342 Lyon cedex 07

ISBN 978-2-84788-370-1

À mes grands-parents, Soane et Valelia,
des Français qui ne parlaient pas français

Préface

Un couple vraiment pittoresque que celui du vieil oncle Jacques Damourette et de son pétulant neveu, le jeune Édouard Pichon ! Le vieil oncle est borgne, tuberculeux et épileptique. Qualités peu propices à l'exercice de son métier d'architecte. Il l'a fort peu pratiqué et, de très longue date, s'est passionné pour la langue française, dans toutes ses manifestations, et sous tous ses aspects, jusqu'à l'orthographe – il rédigera avec Albert Dauzat un *Projet de réforme orthographique* – et à la ponctuation, à laquelle il consacrera son *Traité moderne de ponctuation*. Le neveu restera toujours pétulant par l'intellect. Pour le physique, il sera très tôt – dès 1916, il n'a que 25 ans – lourdement handicapé par le rhumatisme cardiaque évolutif, auquel il consacrera non seulement sa thèse de doctorat en médecine, mais encore de nombreux articles dans des périodiques professionnels. L'activité qu'il déploie pendant sa courte vie – il meurt de son rhumatisme cardiaque, en 1940, à 49 ans – est propre à déterminer un étonnement admiratif. Il suffira pour tomber dans cet inévitable étonnement de feuilleter la bibliographie de ses travaux telle qu'elle a été scrupuleusement établie par Valelia Muni Toke. Encore n'y a-t-elle pas recensé – cela n'entrait pas dans son projet – toutes les publications strictement médicales. Mais elle n'a pas dénombré moins de 109 items, dont un recueil de *Contes couleur de moi*, un ouvrage, en collaboration avec Suzanne Borel-Maisonny, sur *Le bégaiement* et un véritable best-seller, *Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent*.

Il conviendrait de ne pas séparer les deux parents, aux deux sens du terme, quand on parle de leur enfant commun, l'*Essai de grammaire de la langue française*. Il n'est d'ailleurs pas facile de repérer clairement la part qui revient à chacun d'eux dans ce grand œuvre. Grand œuvre, à tous les sens du mot, à commencer par le volume : je ne crois pas qu'aucune autre langue que le français ait jamais donné

lieu à une grammaire pourvue de sept tomes in-quarto, de 34 000 exemples et d'un glossaire de la terminologie employée. On dit souvent que Damourette s'occupait surtout des textes du passé, parfois très lointain : il cite fréquemment la *Séquence de sainte Eulalie*, du x^e siècle, et les *Serments de Strasbourg*, qui, datés de 842, jouissent de la réputation d'être le plus ancien texte de la langue française. Pichon, toujours muni de son petit carnet, relevait, avec la plus grande minutie, les exemples qu'il découvrait dans ses innombrables lectures contemporaines, de Maurras à Aragon, de *L'Action française* à *L'Humanité*, du mode d'emploi d'un instrument ménager à telle « réclame » aperçue sur une affiche. Il notait aussi, non moins scrupuleusement, les propos qu'il entendait de la bouche de ses collègues de la Société de linguistique ou de ses confrères de l'hôpital, de ses jeunes malades ou des « aides-soignantes » – comme on ne disait sans doute pas encore – de l'hôpital Bretonneau : le nombre des témoins oraux devint bientôt tel qu'il fallut, au moment de les recenser, les « immatriculer », à la manière de voitures. M^{me} « CJ, née vers 1810, Paris, haute noblesse, parlure bourgeoise », n'est pas une Clotilde de Just : elle est munie des initiales qui la font passer à la postérité dans le cadre d'une « nomenclature artificielle », où elle prend place entre M. « CI, né en 1807, Poitiers, médecin, parlure bourgeoise » et M. « CK, né en 1865, domestique, parlure vulgaire ».

Qu'en était-il au juste de la collaboration de l'oncle et du neveu dans l'élaboration du cadre théorique ? De la terminologie, apparemment si décourageante, en dépit de certaines excellentes trouvailles, par exemple le *tiroir*, pour désigner les traditionnels « temps » du verbe, ou la *sexuiseimblance* qui indique d'emblée l'interprétation qui est donnée de la bonne vieille catégorie du *genre grammatical* ? Qu'en était-il de l'analyse de détail, toujours si riche ? On ne peut que se laisser aller à imaginer les longs dialogues de ces deux hommes malades, dans le jardin de leur agréable maison bourgeoise d'un paisible village déjà presque provincial : le Sarcelles de l'entre-deux-guerres.

Il reste cependant que dans le couple pourtant inséparable des deux collaborateurs, Édouard Pichon est le plus spectaculaire et, sans doute, le plus actif. C'est un véritable nœud de contradictions que ce personnage. Il est antisémite, d'un antisémitisme qui ne se manifeste guère, sauf erreur, que dans l'*Essai*. On le repère à d'étonnants commentaires linguistiques : certaines spécificités du parler de Maurois ou de Proust s'expliqueraient par leur origine « israélite ». Je remarque avec amusement que l'une de ces particularités est le « prétentionnisme ». Pichon s'avise aussitôt – car il est toujours d'une grande lucidité – qu'il risque bien, notamment dans ses travaux personnels, d'en être lui-même affecté, ou à tout le moins taxé. Il s'empresse donc d'opposer au « prétentionnisme », « blâmable », la « préciosité, procédé littéraire tout à fait légitime ». Il est nettement antiféministe, d'un antiféminisme souvent ludique, certes, mais néanmoins

énergique. Il n'aime pas la culture germanique, ni la langue allemande : il n'a que mépris pour certains aspects du « haut-allemand », par exemple sa « négation si brutale », comme il dira dans son bel article « Mort, angoisse, négation », auquel il mettra la dernière main quelques mois avant de mourir. Et voilà que cet anti-sémite se prend de passion, oui, je n'exagère pas, pour l'œuvre d'un Juif germanophone, Sigmund Freud. Il le traduit avec lucidité et talent : c'est lui qui finit, à force d'obstination, à imposer « le ça » pour traduire *das Es*, jusqu'alors rendu, très maladroitement et très inexactement, par « le soi ». Voilà aussi que cet anti-féministe entreprend une analyse avec une femme, juive de surcroît, Eugénie Sokolnicka. Il prendra soin de sa survie, l'analyse terminée, en laissant à sa disposition un petit appartement où elle finira ses jours en se suicidant. Sur un tout autre plan, Damourette et Pichon, ici de nouveau inséparables, sont partisans de la féminisation des noms de métiers et de fonctions. Ils soulèveraient aujourd'hui la véhémence indignation des disciples de feu Maurice Druon.

En 1927, Pichon, sa propre analyse terminée, devient analyste. Il participe à la fondation de la Société de psychanalyse de Paris, dont il deviendra président, et où il accueillera, en 1938, un « jeune et brillant psychiatre », Jacques Lacan. C'est aussi en 1927 que Pichon écrit à Charles Maurras une lettre à la fois étonnante et émouvante. Tout en se plaignant que « le Pape soit en train de se faire protestant », il marque sa conviction de l'efficacité de « la méthode freudienne ». Mais il craint que son statut d'analyste ne soit « une entrave à [s]on admission dans la ligue d'Action Française ». Et il conclut : « Je suis tel, m'acceptez-vous comme tel ? Si oui, j'adhère demain à l'Action Française. »

On peut prendre à la légère ces positions de Pichon. Je l'avoue : j'ai peut-être eu tendance à le faire dans ce que j'ai pu écrire sur *l'Essai*. Trop rapidement sans doute, j'attribuais ces idées au « climat » de l'époque et à la situation sociale du personnage, issu d'une riche bourgeoisie à peine déclassée, et quelque peu renflouée par le mariage et la réussite professionnelle de son descendant. Lacan n'est pas tombé dans cette légèreté. Il manifeste, à tout moment, une grande admiration et un profond respect pour ce « grammairien sensationnel ». Sauf sur un point : « [...] le grammairien Pichon – Dieu sait que j'en reconnais le mérite dans la grammaire – dont on ne saurait que trop regretter qu'une analyse, si l'on peut dire absente, l'ait entièrement livré dans l'exposé de la théorie psychanalytique, l'ait entièrement laissé capturé dans les idées qu'il avait préalablement, qui n'étaient autres que les idées maurassiennes » (*Le séminaire X, L'angoisse*, p. 209).

En ce point Valelia Muni Toke suit la voie de Lacan. Elle prend au sérieux, comme il faut faire, l'engagement politique et idéologique de Pichon (ici fidèlement accompagné par Damourette). La visée de son beau livre est de repérer la façon dont se construit – entre Freud et Maurras – la notion d'*inconscient collectif national*, dans lequel baigne, pour chaque locuteur, le « système taxiématique » de sa langue.

On suit avec le plus grand intérêt cet itinéraire théorique quelque peu tourmenté. L'autrice – Damourette et Pichon emploient ce terme, en concurrence avec *autoresse*, comme féminin d'*auteur* – fait alterner agréablement les considérations théoriques générales et les analyses de détail. À cet égard, elle prend spécialement en compte deux notions entre toutes intéressantes : la *sysémie homophonique* – qui est sans doute l'un des étymons épistémologiques de la *différentielle signifiante* de Julia Kristeva – et la *sexuisemblance*. C'est paradoxalement en ce point que l'on peut voir émerger avec une netteté particulière ce qu'on peut légitimement appeler une théorie de l'énonciation.

Valelia Muni Toke possède à la fois l'érudition et le talent d'écriture nécessaires pour évoquer avec toute la force et la précision qui s'imposent le climat de ces débats passionnés de l'entre-deux-guerres, aux confins de la politique, de la linguistique et de la psychanalyse.

MICHEL ARRIVÉ